COUP D'ŒIL

SUR

LE CANTON D'ELBERFELD,

DANS LE GRAND-DUCHÉ DE BERG.

COUP D'ŒIL
SUR
LE CANTON D'ELBERFELD,
DANS LE GRAND-DUCHÉ DE BERG,

Extrait d'une Lettre adressée à une Dame polonaise, et communiquée à la Société d'Encouragement, avec des Notes de statistique;

Par M. SOKOLNICKI,

Général de division, d. D. d. V., Officier de la Légion d'honneur, Commandeur de l'Ordre militaire Pol., etc.

(EXTRAIT DU 44e. CAHIER DES ANNALES DES VOYAGES, etc.)

PARIS,
IMPRIMERIE D'ANT. BAILLEUL,
RUE HELVÉTIUS, N°. 71.

1814.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Tout ce qui retrace les heureux effets de l'activité et de l'industrie, ne peut manquer de présenter un vif intérêt aux yeux d'une nation naturellement portée vers ce qui tient aux arts, à leur perfectionnement, et vers ce qui tend à honorer l'esprit humain; nation qui, sous les auspices et à la faveur des encouragemens d'un Gouvernement éclairé, s'est livrée, plus particulièrement depuis un petit nombre d'années, à tous les genres de fabrication avec un tel succès, qu'il a fortement excité la jalousie des implacables insulaires qui fomentent depuis si long-temps notre ruine et notre abaissement.

Une petite brochure, un rapide *Coup d'œil*, offrant le tableau d'un désert transformé, comme par enchantement, en un pays riche, animé par une population active, que le génie des arts manufacturiers a conduit à la jouissance du véritable bonheur, celui qu'obtiennent seuls l'amour du travail, l'esprit d'ordre et d'éco-

nomie, devait être vue avec un vif plaisir, et être recherchée avec empressement en France.

Cette contrée, ignorée en quelque sorte du monde entier, est le canton d'Elberfeld. Situé dans le grand-duché de Berg, il est habité par des réfugiés proscrits de leur patrie pour cause de religion, qui y ont créé un ensemble de fabriques de divers genres, pouvant, jusqu'à un certain point, entrer en concurrence avec celles de Birmingham et de Sheffield, et porter ombrage aux envahisseurs de toute fabrication, qui ne peuvent débiter leurs produits que par contrebande, quand les manufactures du continent rivalisent avec les leurs, ou en inondant l'Europe de sang, pour parvenir à les anéantir partout, et à s'arroger la suprématie des mers et du trafic universel.

Ces établissemens ont reçu beaucoup d'accroissement de la protection du Gouvernement français, dirigée avec autant de sagacité que de prudence par un administrateur (1) qui avait déjà donné de grandes preuves de ses vastes connaissances et de son bon esprit dans l'une des plus importantes préfectures de l'Em-

---

(1) M. le comte Beugnot, conseiller d'état, ancien préfet du département de la Seine-Inférieure, ministre chargé de l'administration du grand-duché de Berg.

pire, dont le chef-lieu est une des villes les plus riches en fabriques et en commerce (1).

Combien est-il présumable que ces heureuses vallées, aujourd'hui en proie à des ennemis poussés par cette puissance qui veut tenir seule le sceptre du commerce (2), sont devenues un monceau de ruines ! La crainte de voir ce temple de l'industrie humaine disparaître

---

(1) La ville de Rouen.

(2) Si l'on n'avait pas mille preuves de ce plan constamment et invariablement suivi, il s'en trouverait une aussi frappante qu'irréfragable dans l'acte suivant, que je me dispense de qualifier :

Extrait d'un article du Journal de l'Empire, du 27 janvier 1814.

« Un parti ennemi s'est porté à *Beaumont*, dans le » Haut-Rhin, à la manufacture de MM. Jappy frères, » qui ont perfectionné les vis à bois, si nécessaires aux » constructions navales. Ce parti avait à sa tête deux » commissaires anglais ; ceux-ci se sont emparés de la » fabrique, ont enlevé avec précaution toutes les ma- » chines transportables, ont pris le dessin des autres, » qu'ils ont ensuite brisées, et ont emmené avec eux » tous les chefs d'ateliers. N'oublions pas que les en- » nemis nous ont dit dans leurs proclamations qu'ils » voulaient faire refleurir le commerce et l'industrie » en France. Le fait qu'on vient de lire, et dont nous » garantissons l'exactitude, est une nouvelle preuve » que les Anglais ne donnent pas de subsides pour rien. »

comme ont disparu les monumens élevés à la gloire des arts par les Sémiramis, les Sésostris, les Périclès, est sans doute un motif assez puissant pour conserver du moins le souvenir de son existence, en réimprimant l'esquisse qu'en a tracée le général Sokolnicki.

Voilà donc cette intéressante contrée exposée à la destruction! et les potentats de l'Europe sont assez aveugles sur leurs propres intérêts, pour se rendre les instrumens de cette conspiration contre l'indépendance du continent; conspiration qui entraîne le renversement infaillible de leurs propres manufactures, la ruine de leurs peuples, et les met sous le joug oppressif de l'insolente Angleterre!

Comment, en effet, expliquer la conduite de la Russie, par exemple! elle détruit les manufactures partout où ses phalanges dévastatrices portent le ravage, et, d'une autre part, elle emploie les ruses les plus perfides pour débaucher les ouvriers, et les transplanter dans ses déserts. Espère-t-elle qu'ils y deviendront jamais indigènes? cela est impossible par la nature des choses. Veut-elle acquérir quelque prépondérance dans la balance du commerce de l'Europe? les Anglais ne le souffriraient pas.

De crainte de blesser la modestie de l'au-

teur, je ne me permettrai que deux mots sur sa personne, et sur les divers talens qu'il réunit. Issu d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de Pologne, et ayant succombé avec ses braves compatriotes dans les efforts qu'ils firent pour sauver leur patrie de l'humiliation et d'un envahissement oppressif, il vint prendre du service dans les légions françaises, et s'y est distingué, depuis plus de vingt ans, en une multitude d'occasions, notamment dans les deux dernières campagnes. Passionné pour les sciences et les arts, tout le temps que ne réclame pas le service militaire, il l'emploie à les cultiver. Ayant, à une époque de repos, parcouru les bords du Rhin pour des recherches scientifiques, il eut occasion de traverser le grand-duché de Berg. Avec des goûts tels que les siens, il était impossible qu'il ne fût pas frappé de l'industrie qui existait alors, et qui animait le canton d'Elberfeld. Etant dans l'habitude de rendre compte de ses découvertes à une Dame de son pays, il lui fit part de la vive impression que lui avait causée l'aspect de cette espèce de ruche industrieuse. Il désira en même temps en donner connaissance à la *Société d'encouragement*, dont il est membre, et au sein de laquelle il a souvent produit des travaux aussi

profonds qu'utiles. Telle est l'origine du mémoire que je remets aujourd'hui sous les yeux du public. Il fut d'abord inséré dans le 44e. cahier des *Annales des Voyages*, que publie M. Malthe-Brun; mais comme ce cahier ne pouvait commodément être mis dans les mains de tout le monde, encouragé par le suffrage que lui avait attiré cette publication, et par l'accueil flatteur de la Société d'encouragement, à qui le Général en avait fait hommage, il fit réimprimer ce morceau séparément: le nombre d'exemplaires qu'il en fit tirer fut bientôt épuisé. Honoré de son amitié, j'aime à me persuader qu'il ne verra pas avec déplaisir que je m'occupe de le reproduire en son absence, et pendant qu'il est au poste que l'honneur lui assigne.

Paris, le 29 Janvier 1814.

COUP D'ŒIL

SUR

LE CANTON D'ELBERFELD,

DANS LE GRAND-DUCHÉ DE BERG,

EXTRAIT d'une Lettre adressée à une Dame polonaise, et communiquée à la Société d'Encouragement, avec des notes de statistique.

Aux Membres de la Société d'Encouragement.

MESSIEURS,

L'HONNEUR que vous m'avez fait de m'associer à vos travaux, en me permettant de prendre une part active à vos savantes discussions, était, je le sens, une obligation implicite pour moi de me livrer à l'étude contemplative des arts, pour vous en transmettre le résultat, et vous payer ainsi, en retour des lumières acquises dans votre

sein, le tribut de mes observations : mais si, d'un côté, les impressions de l'exemple, qui, chaque jour, dans le courant de ma carrière, se retraçaient à ma pensée, n'ont cessé d'exciter mon zèle, d'un autre côté, l'absence des matières, bien plus que les occupations inhérentes à mes devoirs, m'ont empêché jusqu'ici de m'y livrer. C'est pour remplir en quelque sorte cette tâche, que je demanderai, pour quelques instans, votre attention, en réclamant aujourd'hui, comme par le passé, votre indulgence accoutumée ; cette indulgence avec laquelle vous avez daigné écouter quelquefois mes faibles aperçus. Je viens vous faire part de quelques observations statistiques sur une des contrées les plus intéressantes que le génie de l'industrie ait pu former, et qui se distingue de toutes les autres contrées de l'Europe, autant par les produits qui en proviennent, que par le régime qui en a développé tous les ressorts, et qui l'a soutenue jusqu'ici contre toutes les atteintes du monopole insulaire, contre toutes les chances que le continent a pu courir.

C'est d'un canton de l'ancien comté de la Marck, enclavé dans le grand-duché de Berg, peuplé, il y a deux cents ans, par des réfugiés protestans expulsés des ci-devant électorats ecclésiastiques de l'Allemagne, que je viens vous entretenir. Je diviserai en deux sections le récit que je vais avoir l'honneur de vous en faire. Dans la première, je ne vous donnerai, Messieurs, qu'un tableau synoptique, physique et moral, des arts et des mœurs qui y règnent : elle sera en entier consacrée à la philosophie, non pas à cette philosophie transcendante qui discute froidement un sujet, comme le scalpel de l'anatomiste dissèque un corps inanimé, mais

bien à cette philosophie attachante et consolatrice qui nous fait aimer le bien, la vertu et la vérité. L'habitude de siéger parmi vous, Messieurs, m'a dès long-temps fait reconnaître que cette philosophie n'était étrangère ni à votre manière d'être individuelle, ni au systême d'encouragement que vous avez adopté.

Quelques-uns des traits qui composent ce tableau, ou plutôt cette ébauche d'un panorama d'un nouveau genre, vous paraîtront peut-être, Messieurs, un peu trop prononcés, et d'autres à peine indiqués; mais tel est le caractère du sujet, et telle est la richesse des couleurs, que je n'ai pu me défendre d'un peu d'enthousiasme : je les ai tracés au moment même de la contemplation, et mon temps était borné, comme mes moyens d'expression; mais j'ai cherché à être véridique et concis : c'est le seul mérite auquel j'aspire. Je les ai extraits littéralement des minutes de mon journal de voyage, que j'adresse à une dame de mon pays. Il m'eût été impossible de le reproduire sous une forme plus méthodique, et il m'en eût coûté de vous en supprimer la lecture. Tel est enfin le motif qui m'a fait reléguer dans des notes tout ce que j'avais à dire sur la technologie de la fabrication proprement dite, et sur la statistique des lieux mêmes. Celles-ci, quoique très-incomplètes, sont néanmoins un peu plus étendues, et je puis d'autant mieux en garantir l'authenticité, qu'elles ont été recueillies d'après des notions officielles, et vérifiées par des autorités compétentes (1). Tel sera le sujet

(1) C'est à S. Exc. l'administrateur général du grand-duché de Berg, M. le conseiller d'état comte *Beugnot*, que je dois la majeure partie des renseignemens qui composent mes notes; c'est sur le propre journal de cet homme d'état habile et vertueux, que j'ai pu rectifier et enrichir les observations que j'avais faites, en passant, sur l'étonnante industrie de ce canton.

de la seconde section de ce mémoire. La première fixera peut-être votre attention sur une contrée qui la mérite à tous égards ; la seconde vous la fera connaître, ou plutôt elle vous inspirera le désir, elle vous créera le besoin de la connaître plus particulièrement.

COUP D'OEIL
SUR ELBERFELD
ET SES ENVIRONS.

Il était tard quand nous arrivâmes à Elberfeld, et nous n'y perdîmes rien. Tous les prestiges de la féerie se réunirent pour terminer notre journée par l'enivrement le plus voluptueux de nos sens. Le plus beau clair de lune présidait à notre route, pendant l'espace de trois heures de chemin, et pourtant nous marchions assez vite et sur une des meilleures chaussées (1). Quel spectacle varié m'environne! tantôt c'est la rencontre des voitures de roulage, dont les chevaux hennissans annoncent la vigueur de leur race et leur bon entretien; tantôt c'est le train des brouettes ou des femmes qui portent, en chantant, leurs vastes paniers. Ici, j'entends l'enclume résonnant sous le lourd martinet, qui, tombant en cadence, semble battre la mesure d'un millier de petits marteaux trépignant en har-

(1) *Voyez les notes*, ci-après, pag. 34.

monie ; ailleurs, c'est le choc des pilons, le bruit sourd de la meule qui accompagne le tintement des clochettes, le cliquetis des rouages ou le bourdonnement des rouets; c'est encore le murmure des ruisseaux, le mugissement des cascades qui se mêlent aux cris des essieux, des scies, des limes et des *carrelettes.* Tantôt c'est la continuité des maisons resplendissantes de propreté; des jardins soignés et qui s'exhalent en parfums; des ponts élégans et solides, des quais revêtus qui arrêtent ou déterminent le cours des eaux; des trottoirs qui rassurent les passans contre l'insolence des postillons. Tantôt ce sont de grands feux allumés dans le lointain, dont la flamme ondoyante dore et la cime des monts, et les globes de fumée ébauchant des nuages; c'est l'innombrable quantité de points lumineux répandus dans les vallons, garnissant les coteaux, disputant de vivacité avec la scintillation des étoiles, et se réflétant contre la blancheur éblouissante des nappes, des toiles, des écheveaux de fil qui tapissent (2), dans une longueur indéterminée, les vastes et belles prairies arrosées par la Wupper subjuguée, ou par des ruisseaux à l'art assujétis. Neuf heures sonnaient, et la plus grande activité régnait encore dans presque tous les ateliers privés,

lorsque nous mîmes pied à terre dans ce panthéon de l'industrie humaine.

Pardonnez-moi cette expression, Messieurs, car il me semble vous entendre me demander avec étonnement : Et qu'y fait-on de si merveilleux, pour que ce lieu mérite un si beau titre? titre qui semble uniquement réservé pour honorer la vertu, pour célébrer..... N'en dites pas davantage, Messieurs; le seul mot de vertu ne suffit-il pas pour le justifier? Et je trouve des vertus partout où, sans tribunaux et sans haute police, je vois le travail le plus actif, l'ordre, la sobriété, la décence, la propreté la plus séduisante, la probité, la droiture, la fidélité dans toute leur énergie, la tolérance et la liberté dans leur acception la plus étendue, concourir à l'aisance d'une population nombreuse, à y maintenir les bonnes mœurs qui honorent l'humanité, et à en bannir tous les vices qui la dégradent; où la licence et l'irréligion, et par conséquent le gibet et l'inquisition, sont également inconnus.

Votre étonnement cessera, Messieurs, lorsque je vous dirai qu'on y exécute en général, dans la plus grande perfection, presque tous objets de l'industrie des quatre parties du monde, et surtout des contrées les plus renommées de l'Europe. Vous cesserez de vous

en étonner, Messieurs, lorsque vous saurez que, depuis le fichu de dentelle jusqu'au lacet de fil, on y fait à peu près tout ce que les marchands du Nord rapportent des foires de Leipsick et de Francfort, pour vêtir ou parer depuis la simple bergère jusqu'à la petite maîtresse la plus recherchée : car on imite si parfaitement ici les plus beaux tissus anglais et les plus belles étoffes des Indes, on les donne à un prix si modique, que plusieurs fois on a voulu disputer aux négocians l'origine de leurs produits (3). Votre étonnement cessera, lorsque vous saurez, dis-je, que, depuis l'arme que porte le premier corps du plus grand monarque de la terre, jusqu'à ces petits « *coutiaux* » qui se vendent dix centimes la pièce, et que, depuis le clou et l'aiguille jusqu'à la pendule à équation et les colibris sautillant, battant des ailes et chantant, depuis le marteau et la lime jusqu'à ces poêles élégans qui meublent aujourd'hui les plus beaux appartemens de l'Allemagne, et qui unissent l'épargne du combustible à la grâce du dessin et à la belle exécution des détails dont ils sont composés, tout s'y fabrique dans le grand, tout s'y exécute avec précision, tout s'y fait avec une stricte économie du temps, des fonds, et surtout de la matière, dont le choix

seul détermine la valeur ou la beauté des produits.

La séduction était forte, comme vous voyez, Messieurs, et huit jours n'auraient pas suffi pour les recherches, si j'eusse voulu ne prendre conseil que de l'ardeur qui m'y entraînait. Je n'ai vu qu'en gros, et, pour ainsi dire, en courant, quelques-uns des premiers magasins et des principaux établissemens qui se trouvent à Elberfeld même, ville que l'on peut considérer comme la véritable capitale, comme le centre d'action dont la force virtuelle transmet le mouvement et donne la vie à toute la sphère d'activité du canton. Je ne descendrai dans aucun détail de fabrique; pour ne point interrompre le fil de ma narration, j'ai mis en notes ce que j'avais à dire à ce sujet.

Je ne fais ici que transmettre les sensations délicieuses que ce coup d'œil me fit éprouver. Il me semble encore voir cette industrieuse vallée ; je la contemple du haut d'une montagne qui, projetée comme une espèce de cap ou de promontoire autour duquel remontent, en divergeant, deux vallées superbes, domine et abrite la ville du côté du nord. C'est l'extrémité de ce cap, le seul coin de terre qu'il fût possible d'arracher à la

spéculation, comme ailleurs on arrache un champ à la stérilité, attenant même, par sa base, à un enclos de bienfaisance dont il semble dépendre, et renfermant dans son sein une belle carrière en pleine exploitation; c'est cette extrémité, dis-je, que l'on a transformée en promenade publique, comme on dit à *l'anglaise* : n'importe le nom. Ce ne sont point là sans doute ces beaux et inimitables massifs d'arbres du fortuné Pulawy, qui ont inspiré le chantre divin de la nature (*); mais on y a ménagé avec art, et je dirai même avec assez de goût, plusieurs réduits circulaires, pour y réunir, les jours de dimanche, ces nombreuses coteries de tant de familles honnêtes et laborieuses qui viennent y jouir du spectacle de leur propre ouvrage, y montrer à leurs enfans les *maisons*, les *jardins*, les *boulingrins*, les *ateliers*, les *usines* et les *boutiques* de ce peuple d'artisans qui travaillent pour leur compte, et qui réclameront un jour leurs soins, leur vigilance et leur exemple : c'est là qu'elles viennent discuter les produits de la semaine écoulée, et rêver encore à ceux de la semaine à venir. Dans un coin de la carrière, on a élevé une espèce d'ermitage, pour y placer un

(*) Delille, *les Jardins* et *l'Homme des Champs*.

gardien, et pour le plaisir de ceux qui veulent y réchauffer leur thé.

Mais quoi qu'on y fasse, et de quelque manière qu'on s'y prenne, ce lieu ne manquera jamais ni d'intérêt, ni d'attraits, ni d'agrémens; l'œil s'y promènera toujours, avec un ravissement inexprimable, sur ces nombreuses fabriques qui semblent pressées les unes contre les autres, et qui, ne trouvant plus de place dans les vallées, s'élèvent en amphithéâtre sur les montagnes qui les circonscrivent; il cherchera avec avidité à les distinguer au milieu des touffes d'arbres, la plupart fort élevés, et dont la tendre verdure se marie avec grâce aux simples, mais élégantes maisons, lesquelles, jetées çà et là, présentent à l'esprit une image de liberté et d'indépendance qui l'enchante, et le fait pénétrer dans ces murs, sous ces toits, l'asile du travail, de l'ordre, de l'économie. Ici tout respire et tout est animé; il y règne une confusion de l'homme et de la nature, qui plaît au sentiment et qui encourage à la vie, tandis que tant de cités superbes n'inspirent le plus souvent que de tristes réflexions.

C'est là un de ces sites au gré de Delille, lorsqu'il nous dit:

> J'aimerai ces hauteurs où sans *orgueil* domine,
> Sur un *riche* vallon, une belle colline.

Ma palette est épuisée, mon pinceau s'arrête, faute de couleurs, pour peindre les beautés réelles, et non pas idéales, qui frappent mes yeux; mais je répéterai encore avec plaisir ces mots, *sans orgueil* et *riche*. Sans orgueil, car, quoique assez élevée, elle l'est cependant beaucoup moins que les hauteurs qui bordent ou séparent les vallées; et, quoique embellie et décorée, elle est bien au-dessous des modèles qui l'environnent de toutes parts. Sans *orgueil* encore, parce qu'aucune idée de grandeur ou de prééminence, aucun symbole de souveraineté ou de domination, aucun signe de privilége exclusif, ou même de simple protection, ne saurait lui en donner ni le caractère, ni même l'apparence. Ici le code d'une parfaite égalité de droits et de rangs, n'admet d'autre distinction que celle qui naît naturellement de la division du travail, de la portion de génie ou de talens que la nature ou l'étude ont départie à chaque individu, de l'usage ou de l'emploi que chacun fait, ou qu'il est libre de faire, de ses facultés industrielles, de ses moyens et de ses épargnes. Si un genre d'orgueil pouvait y convenir, ce serait sans doute celui de se croire et d'être un homme de bien.

J'ai dit qu'elle est *riche;* j'entends ce mot dans le sens *propre*, et nullement dans le sens

figuré, et encore moins dans le sens *relatif*, en prenant ce dernier dans l'acception restreinte qu'on lui donne dans le monde, soi-disant policé, des grandes villes, où l'on confond presque toujours les idées de la vraie richesse avec le luxe, de l'aisance avec la largesse, de l'opulence avec l'ostentation, et de l'honnête nécessaire avec toutes les prétentions de la vanité.

Il n'y a point ici de ces transitions subites, où les phénomènes de la nature et les phénomènes de l'esprit humain se réunissent pour ébranler vos sens, et les porter rapidement de l'extase à la rêverie, et de la rêverie à l'extase : on n'est point environné de ces grands souvenirs qui vous font oublier jusqu'à votre existence actuelle, pour vous replonger dans la nuit des siècles passés, ou pour vous faire errer dans le vague des siècles à venir.

Non, ce lieu n'est ni une contrée sauvage qui vous présente l'horreur de ses précipices, ni un site romantique, où des ruines vénérables emportent vos regrets. Ce n'est pas non plus une grande ville, puisque vous n'y trouvez aucun de ces édifices qui excitent la crainte ou la pitié; ce n'est pas même un village, puisque vous n'y trouvez point de ces grandes fermes qui entassent dans un seul manoir les

récoltes de cent familles exténuées de fatigue et d'inanition ; et point de ces clos, de ces parcs enchanteurs qui engloutissent des capitaux, et deviennent la proie de régisseurs complaisamment infidèles.

Non, sans doute, ce n'est point une grande ville ; car en trouveriez-vous qui n'ait pas une cour ; qui n'ait ni palais, ni hôtels, ni tribunaux, ni prisons, ni hospices, ni cathédrale, ni couvens, ni théâtre, ni salles de jeu, ni académie, ni bourse, ni casernes, ni corps-de-garde, etc., et par conséquent point de réunions d'étiquette où l'on se toise en se pavanant; point de cercles où l'on médise avec grâce et urbanité ; point de festins où l'on étale avec affectation les dépouilles de l'hospitalité,

Ou les produits du faste, au Lombard empruntés ;

point de livrée à larges tresses, rivale de ses maîtres, et qui insulte à l'humble misère; point d'équipages qui écrasent les piétons; point de procureurs qui fassent naître et qui embrouillent les procès; point de malfaiteurs qui encourent des peines graves, et pas même un filou qui cherche à vous surprendre ou qui vous détrousse ; point de mendians qui nécessitent une réclusion, et pas un seul haillon qui vous poursuive dans les rues, et vous assiége

jusque dans votre réduit le plus retiré; point de théologiens qui troublent les consciences, et pas un cénobite qui trouble la paix des ménages; point de charlatans qui dépravent les mœurs en donnant l'idée du mal, sans donner le goût du bien; point de chances qui mènent au désespoir; point de pédans qui vous assomment de leur science; point d'agiotage, et partant point de banqueroutes.

Enfin, après vous avoir dit, Messieurs, tout ce que n'est pas, et tout ce que n'a pas cette contrée industrieuse, il faut bien que je finisse par vous dire ce qu'elle est en effet, et de quels élémens elle se compose.

Sans quitter mon poste, et sans sortir du cercle des jouissances présentes, je contemple d'ici une grande, belle, en un mot, une véritable cité, qui embrasse une étendue de plusieurs lieues carrées de surface, et qui se forme de l'ensemble de plusieurs communes unies par le même intérêt de coemption, mais distinguées par la variété des occupations, par la noble émulation de bien faire, et par le régime usuel qui leur tient lieu de gouvernement et de code de lois.

Toutes ces communes ont leur foyer ou leur centre d'action particulier, d'où partent, en divergeant, ces faisceaux de rayons industriels

qui donnent l'impulsion et propagent le mouvement dans toute la sphère d'activité qui leur est dévolue, lesquels, après avoir ainsi vivifié, alimenté, réconforté des milliers de bras jusque dans leurs plus sombres demeures, reviennent converger de nouveau au foyer central, pour en ressortir avec plus d'éclat, et couvrir de leurs produits presque toute la surface du globe.

C'est ainsi que l'élégant Elberfeld et le grave et superbe Barmen (4), après avoir mis à contribution la Westphalie pour son chanvre et son lin, la Saxe et l'Espagne pour leur laine, le Levant pour son coton, la Chine et l'Italie pour leur soie, l'Amérique pour ses articles de teinture, la France et l'Angleterre pour ses modèles, versent en grand dans le commerce, à 15 pour 100 au-dessous du prix (5) des fabriques les plus achalandées de l'Europe, tout ce qu'il est possible de produire avec ces matières premières, tous les objets dont les modifications les plus compliquées peuvent les rendre susceptibles. Ici se développe sous mes yeux cette grande quantité de tissus qui, sous des couleurs et avec des dessins différens, habillent la grande majorité des femmes en Europe, et qui sont compris sous la dénomination générique de *rouennerie* : j'y retrouve

en ce genre tout ce qui se fait à Rouen (6), cette place forte de l'industrie française ; et c'est beaucoup dire. Les seuls articles de nankin et de ces mouchoirs légers, dits *des Indes* (7), couvrent l'Europe et l'Amérique, et l'habitant des bords du Gange ne reconnaît plus de différence entre les produits de son sol et ceux des rives de la Wupper.

Une plus longue énumération serait fastidieuse ; mais il vous suffit, Messieurs, de savoir que les premières élégantes de Paris, et par conséquent celles du monde entier, n'usent de rubans (8), de tresses, de cordonnets, de *lacets*, que ceux qui se fabriquent ici.

C'est ainsi que le Bergamasque envoie sa filoselle écrue au rigoureux Piétiste caché dans le fond d'une gorge étroite à *Ronsdorf* (9), et la rachète ensuite lui-même, en concurrence avec l'Europe entière, transformée en rubans souples et moelleux, de toute couleur et de toute dimension.

C'est ainsi que *Lennep* vend à l'Anglais lui-même (10) les casimirs dont il a imité la fabrication.

Ainsi cet étonnant *Rœmscheid*, qui transforma en jardins de Babylone une contrée sauvage et d'une stérilité repoussante, transforme également dans ses ateliers (11) à l'anglaise

en mille combinaisons différentes, le fer qu'il tire de son propre sein, et ses produits se répandent aux deux extrémités de la terre. Il y a ici une si attachante confusion de contrastes, qu'il est impossible de s'en éloigner sans y reporter ses regards. Là, au milieu des plus âpres montagnes, se trouvent des maisons élégantes, habitées par des négocians instruits, et dont les relations s'étendent jusqu'aux Indes. C'est aux rives fortunées du Gange que l'ouvrier du désert demande sa subsistance : admirable effet des communications, qui semble égaliser les climats, et appeler en partage des bienfaits de la nature ceux-là même qui en paraissent déshérités !

Là, plus de moissons, plus d'arbres fruitiers, plus de forêts, plus de traces de culture ; rien qu'un désert et des hommes. Que font-ils là ? comment y restent-ils ? Ils y sont retenus, ils y sont nourris, ils y multiplient par cette éternelle Providence qu'on ne saurait trop bénir, par *le travail*. Sur la plus haute de ces montagnes, et sans qu'on devine pourquoi, s'est établie la métropole de cette industrieuse colonie, la petite, mais élégante ville de *Rœmscheid*. C'est de là que, dominant ce désert montueux, on aperçoit sur les revers, au bas, au sommet des montagnes, des

maisons ou des cabanes d'ouvriers répandues çà et là, avec le seul charme qui reste à cette nature sauvage, la *liberté*. Chacun a soigné la petite portion de terre qui l'entoure de plus près; chacun a fait, à sa manière, violence à la nature : quelques arbres ont consenti à croître enfin autour de ces cabanes, et à en parer la nudité; et ces touffes d'arbres, ces cabanes, leur variété, leur abandon, animent le désert, et en forment, de la hauteur de Rœmscheid, un tableau d'autant plus pittoresque, que l'œil plonge au loin sur des pays fertiles, et même jusqu'aux bords du Rhin. Cependant, à mesure que l'on avance dans ce vallon, au moyen d'une route tracée circulairement sur les flancs des montagnes qui l'entourent, la nature recouvre ses couleurs; on parcourt des sites différens, et dont aucun n'est dénué de charmes : ici, une cascade qui, en descendant de la montagne, s'arrête et gronde devant une cabane; là, des troupeaux qui reposent, comme abandonnés, dans une prairie que les eaux et les arbres dessinent en compartimens inégaux; et à chaque pas, ces scènes si douces de fraîcheur, d'ombre et de repos, ces solitudes de la Suisse, où le passant ne rêve que le bonheur. Plus loin, les effets deviennent imposans, et on se croirait encore

plus près des Alpes. Mais ce qui est particulier à cette seconde partie du vallon, c'est le bruit des marteaux qui retentissent de tous côtés; c'est ce perpétuel mouvement qui semble là un privilége de la nature.

Mais si on enlève les occasions du travail à cette intéressante contrée, on en détruira nécessairement la population; et je ne sais si d'autres hommes voudraient les remplacer. Déjà Rœmscheid a essuyé des pertes sensibles; et ce beau colosse, l'une des plus belles créations du génie de l'industrie, menace de s'écrouler, si la main puissante qui en règle la destinée, ne vient promptement à son secours pour l'étayer.

Ainsi *Solingen*, qui réjouit la vue au sortir des déserts de Rœmscheid, et pavillonne avec grâce au milieu des arbres, des jardins, des haies, d'une culture soignée, et du riant et fertile plateau sur lequel il est établi, dès longtemps célèbre par ses fleurets, par ses armes blanches et par sa coutellerie, déploie les trésors de son industrie (12), tant au palais du premier souverain du monde, que sur la table du riche consommateur, et jusque sur le carrefour du Sénégal, où ses couteaux servent, même entre les mains des Anglais, de première amorce à l'infâme trafic des nègres.

Ah! ces « *petits coutiaux* (*) » font vraiment mon bonheur; c'est le *nec plus ultrà* de l'industrie. Permettez-moi, Messieurs, de vous en faire un cadeau : je l'ai pris au hasard dans le paquet; veuillez bien remarquer qu'il est composé d'une douzaine de pièces; qu'il reçoit jusqu'à seize façons; qu'il passe par les mains de six ouvriers, et qu'il ne coûte que deux sous de France, ou cinq gros de cuivre polonais : tandis que les fameux *eustaches*, qui sont comme la bure à côté d'une étoffe de soie, coûtent un tiers de plus.

La guerre donne la vie à Solingen, comme elle frappe de mort toute autre contrée. Solingen redoute la paix autant et plus même que toutes les autres fabriques du canton la désirent; et, sous ce rapport, il se détache du tableau général de cette industrieuse contrée, comme il s'en distinguait autrefois par sa constitution gothique et toute féodale (13) : c'est comme le grand sceau apposé sur le firman du grand-seigneur; c'est la retraite de Vulcain; c'est Lemnos qui figure au milieu de l'Archipel, et il faut convenir qu'il y figure très-bien, comme ferait l'urne du Destin au temple de la Fortune.

(*) C'est l'expression des nègres, consacrée dans les fabriques.

Enfin, après avoir parcouru d'un vol rapide ce cercle enchanteur des merveilles qu'il circonscrit, je reporte mes regards au point de départ, où des produits d'un autre genre se disputent encore la palme de la supériorité dans l'exécution, celle de la justesse dans l'application, celle de la grâce dans les formes, et de la hardiesse dans la conception. Ici, les métaux les plus communs, en formant des composés nouveaux (14), reçoivent une valeur et un éclat qui les mettent en rivalité avec les métaux les plus précieux, et l'emportent en concurrence par le bas prix : on serait tenté de croire à l'existence de la pierre philosophale. Ailleurs, les bois les plus chétifs (15), sans renier la bassesse de leur origine, ne rougissent plus de paraître à côté des bois les plus recherchés, dont ils humilient même parfois l'*orgueil* ; la mode même s'en étonne, l'art s'en réjouit, et la patrie s'en console et s'en glorifie.

Je n'ai pu m'empêcher de m'écrier : Êtres intolérans ! et vous, magistrats fanatiques ! venez un intant à la place où je suis, et admirez votre propre ouvrage ! Considérez cette nombreuse population, pressée sur les rives, disséminée sur les coteaux, ou cachée jusque dans les crevasses des rochers ! Voyez le mouvement qui l'anime, l'ordre qui règne chez elle,

les vertus qui s'y pratiquent, l'aisance et même l'opulence, fruit de l'intelligence, du travail assidu et de l'économie, qui la distinguent de toutes les autres contrées de l'Allemagne, et même de l'Europe! C'est cette population, si recommandable sous tous les rapports, que, par vos persécutions, vous avez chassée de vos états; et vous avez ainsi, sans vous en douter, élevé sur les bords de la Wupper le plus intéressant, le plus beau, le plus magnifique monument de l'industrie humaine!

Je descends, attendri, versant des larmes, non pas de regret, mais de joie et de satisfaction : ma plume s'en empare; elle est peut-être indiscrète, mais elle me soulage; et je lui devrai ma félicité, si les faibles produits de mes efforts peuvent, Messieurs, vous être agréables, et mériter vos suffrages.

NOTES

SUR LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

(1) Elle est établie dans les proportions des routes de seconde classe en France, et quoiqu'elle ne soit point encaissée, elle résiste à la pression des voitures, ou plutôt au tranchant de leurs roues; car toutes celles que j'ai rencontrées, étaient attelées de quatre chevaux de file, et portées sur deux roues à jantes très-étroites. Rien ne s'opposerait sans doute à ce qu'on fît, comme en France, usage des roues à jantes larges; mais il faudrait qu'un même réglement le prescrivît à tous les Etats de la Confédération du Rhin. La chaussée de la route est fermée par des barrières, de sorte qu'on ne peut fréquenter que les *accottemens* : ceux-ci s'appellent ici *route d'été*, et pendant la belle saison, aussi long-temps qu'elle est praticable, on oblige, autant qu'il se peut, les voitures à ne se servir que de celle-là. Il en résulte que les matériaux qui chargent la chaussée sont réservés pour la saison des pluies; on en est quitte alors pour ravaler les accottemens, et il est certain que la dépense de cette manipulation est fort au-dessous de l'économie qu'on fait sur les matériaux. Cette police est sage, et pourrait assez facilement être introduite ailleurs. La division de la route est indiquée par des bornes milliaires, et descend jusqu'à la minute. Partout ailleurs, une division qui descendrait jusque-là, serait un luxe; mais ici c'est une nécessité, attendu que l'entretien des

routes, et même leur confection, n'y ont point lieu par entreprise, comme ailleurs, mais par économie : c'est le gouvernement qui s'en charge, et il partage la route en plusieurs petites portions, dont chacune compose la tâche d'un individu. Or, dans un tel système, il est commode d'avoir une division qui descende très-bas, et qui, une fois arrêtée, soit un titre pour le gouvernement comme pour les particuliers.

(2) Il paraît qu'on donne au fil une première préparation à la lessive et à l'acide muriatique ; mais qu'après l'avoir purgé des parties les plus grossières, on achève de le blanchir sur le pré et avec des lessives ordinaires. Quant au coton, on le traite en entier à la manière bertholienne ; et j'ai signalé du papier blanchi par le même procédé, qui surpasse en blancheur, en douceur et en consistance, tout ce que l'Angleterre peut produire en ce genre.

(3) C'est principalement dans les étoffes pour robes, soie et coton, qu'on peut remarquer cette ressemblance si parfaite avec les produits du même genre des fabriques anglaises. Elles sont si légères et agréables, d'un goût de dessin et de couleur si parfait ; elles sont tissues avec tant d'habileté et une si parfaite économie de matières premières, qu'il n'est pas étonnant qu'on ait pu se méprendre sur ce point ; et le débit en est d'autant plus assuré, qu'elles sont au plus bas prix possible : une robe de ce genre ne coûte pas plus de 15 francs.

(4) Cette ville eut long-temps la supériorité sur Elberfeld : elle est plus ancienne, mieux construite encore ;

il y règne un luxe et une politesse qu'introduit le long usage de la fortune ; mais aussi d'anciens préjugés s'opposent à ce qu'elle puisse soutenir la rivalité de la vigilante et active industrie d'Elberfeld , qui se prête à tout, dont les fabriques, n'ayant aucune destination spéciale , aucun sujet absolu , peuvent se plier à toutes les combinaisons du moment. Ses ateliers sont prêts à recevoir également le coton , la laine , le fil ou la soie. Les capitaux, les bras , les idées sont également exercés à cette mobilité. A *Barmen* , le système est tout contraire : il ne s'y est jamais fabriqué que des rubans. La distribution des bâtimens, l'industrie des ouvriers , les relations des maîtres sont anciennement concentrées dans ce genre de fabrication : elle y a été la source de belles fortunes , et par conséquent de la considération qui en est la suite ; et ceux qui ont encore des capitaux et des moyens , craindraient de déroger en les appliquant à toute autre chose : les habitans croiraient s'avilir s'ils exerçaient des industries nouvelles. Telle est la question qui s'élève entre les préjugés et les intérêts ; mais avant qu'elle soit décidée , rendons du moins hommage à la vertu , en signalant un autre genre de fabrique qui est du domaine particulier de Barmen : c'est celle de dentelles. Elle ne produit , à la vérité , que des dentelles communes . qui entrent dans la parure des femmes en Allemagne et dans le Nord ; mais elle les fait bien et à bas prix.

Le fil qu'elle emploie se tire de Bielefeld et de Ravensberg ; il reçoit l'apprêt du blanchîment dans la fabrique même. Les métiers à faire la dentelle , montés dans la forme de ceux du tissage ordinaire , sont fort compliqués : par un mécanisme extrêmement ingénieux,

on adapte à ces métiers un cylindre sur lequel les divers dessins de la dentelle sont tracés par des pointes aiguës, et qui saillissent d'un demi-pouce. Ce cylindre, en tournant sur lui-même, élève ou laisse en repos des fils de la chaîne, qui ouvrent ou empêchent le passage à celui de la trame : ainsi le dessin se forme par le même procédé que les airs s'exécutent sur des instrumens à vent, auxquels on applique aussi cette espèce de machine. La dentelle sortie de dessus le métier n'est pas encore finie : la matière du dessin est seulement préparée; le dessin s'exécute ensuite au ciseau, avec une sureté et une promptitude très-remarquables : les ouvrières sont tellement habituées à cette manipulation, qu'elles ne se mettent jamais dans le cas de compromettre le moins du monde le frêle tissu où s'exercent leur patience et leur diligence.

Le chef de cet établissement est un de ces réformés rigides, connus en Allemagne sous le nom de *Piétistes*. Sa maison, tenue dans le plus grand ordre, est une école de religion, de travail et de bonnes mœurs. Il est le père de ses ouvriers et l'ami des pauvres. On cite de lui nombre de bonnes actions, et sans doute il faut qu'il en fasse beaucoup, puisqu'on les aperçoit, car il a grand soin de s'en cacher.

(5) Il ne paraît pas qu'on puisse trouver la raison de cet échange dans des procédés différens et meilleurs de fabrication, car elle est la même ici que celle que j'ai vue au-delà du Rhin. Il faut donc chercher ces raisons dans la différence des prix de la matière première et des salaires de la main-d'œuvre, ainsi que dans une distribution plus sage du travail et des jouissances qu'il procure. Les deux causes y concourent.

Les fils se tirent en écru du duché de Westphalie, et principalement des environs de Bielefeld et de Ravensberg, qui fournissent le plus abondamment le fil nécessaire à la fabrication des tissus. Ces petits pays sont pauvres et restent stationnaires dans leur pauvreté. Par un mauvais calcul très-commun aux gouvernemens ignorans, on a cherché à y employer le fil de première qualité avant de s'occuper de la quantité, bien autrement importante, de la seconde et de la troisième. Celles-ci s'écoulent vers *Elberfeld* et *Barmen*, comme elles s'y sont écoulées depuis un siècle, par une sorte d'habitude, et je dirai volontiers de fatalisme, puisque les prix n'ont guère augmenté dans ce long intervalle. Elberfeld donne l'apprêt du blanchîment à ces fils avec beaucoup d'intelligence et d'habileté. Jusqu'ici les toiles qui provenaient de ces fils avaient un débouché assuré dans l'Amérique méridionale, où le commerce de Cadix les exportait; quelques-unes passaient en Danemarck, et trouvaient, assure-t-on, leur emploi dans les cargaisons de la compagnie des Indes danoises. Cette assertion paraîtrait hasardée, sans les preuves qui la constatent, vu que la Silésie et même le Holstein, qui fabriquent beaucoup de toiles de la même qualité, devraient suffire aux approvisionnemens du Danemarck, lesquels, même en des temps prospères, n'ont jamais été fort considérables.

(6) Je dis qu'on fait en ce genre tout ce qui se fait à Rouen; mais il est vrai de dire qu'on ne le fait pas aussi bien. L'infériorité est sensible en deux points : la *couleur* et le *tissage;* c'est surtout dans les étoffes dont le fond de la couleur est le *bleu* et le *rouge* connu sous la dénomination de *rouge de Smyrne* ou *des Indes*, que cette dif-

férence est remarquable. Il est aisé de tromper sur la première, et d'épargner l'indigo, en le fortifiant d'un relevé pour lequel on emploie différens bois de teinture ; on obtient alors ce qu'on appelle du *faux* ou du *mauvais teint*. Il n'est pas aussi facile de feindre la couleur rouge : elle ne soutient pas la comparaison de celle de Rouen, malgré qu'on y emploie de la garance d'Avignon ; mais aussi la différence des prix est presque inconcevable : elle s'élève, sur certains articles, jusqu'au tiers, et n'est jamais au-dessous du quart. Cette raison me paraît péremptoire. Pour obtenir cette différence, il faut ménager sur les matières qui servent à la teinture ; n'employer, pour le bleu, que le moins d'indigo possible, et ne donner au rouge des Indes que dix à douze *secs*, tandis qu'à Rouen il en reçoit depuis dix-huit jusqu'à vingt. Du reste, les procédés y sont absolument les mêmes qu'à Rouen ; mais les ateliers de teinture ne sont pas disposés avec autant d'intelligence ; et on a négligé, tant pour les cuves que pour les séchoirs, les moyens d'économiser le combustible, par la raison qu'il n'y est pas cher, et que les constructions sont moins dispendieuses.

Quant aux défauts que l'on peut remarquer dans le tissu, ils n'existent que dans les fabrications récentes, et n'ont d'autre cause que dans la mauvaise qualité du coton qu'on y emploie. Dans l'instant actuel, on ne file que du coton du Levant, et en faible qualité du coton de Géorgie de seconde qualité. On file mal, parce que la matière est grossière et mauvaise ; on tisse mal, parce que le fil qui en provient ne vaut pas mieux. Je tiens, en effet, pour difficile de fabriquer passablement, avec du coton du Levant, les mêmes étoffes auxquelles on n'avait encore su employer que du coton du Brésil et

des Indes. Il faudrait au moins de nouvelles préparations, qui n'ont encore été tentées nulle part que je sache. La nécessité a fait croire partout qu'à défaut d'une espèce de coton, on pourrait employer l'autre à la même destination ; comme d'autres se sont imaginé que sur les mécaniques à filer le coton, on pouvait aussi filer le lin et le chanvre. Le problême peut n'être pas tout-à-fait insoluble quant au fond, c'est-à-dire, de pouvoir filer à la mécanique les deux dernières substances; mais il me paraît tel avec le systême des mécaniques jusqu'ici destinées à cet usage.

(7) On trouve ici de ces mouchoirs de soie dans toutes les dimensions et de toutes les couleurs. J'ai visité la principale fabrique de ce genre (celle de M. Simon); elle m'a paru remplir toutes les conditions qui garantissent sa prospérité : la teinture de la soie, le tissage, la gravure des planches, l'impression, les séchoirs, le cylindre, la mise en paquets; tous ces procédés sont exécutés avec une précision et une intelligence admirables. On imite, à s'y méprendre, jusqu'aux dessins bizarres de l'Inde, et on l'emporte sur la concurrence, en les assortissant au goût de chaque nation : c'est ainsi que le *vert*, mélangé avec le *noir*, est destiné pour le Danemarck; le *jaune* et le *noir*, pour la Suède; le *noir* seul, pour l'Espagne et pour le Portugal; le *bleu* et le *noir*, pour la Pologne; et, pour toute l'Europe, les *jaunes* et *rouges* façon des Indes, connus sous le nom de *foulards*. Il s'en expédie des quantités considérables, et le débit aux foires de Leipsick et de Francfort en est aussi prompt que si on y donnait la marchandise pour rien : *on y court*, dit-on, *cela fait plaisir à voir*. Ce sin-

gulier empressement s'explique par le bas prix auquel s'établit cet article, qui a tellement la solidité et même la vivacité des couleurs des mouchoirs des Indes, qu'on peut défier le plus habile connaisseur de ne pas s'y méprendre. J'ai entendu faire des reproches à M. Simon, d'avoir baissé ses prix au point d'absorber à lui seul le débit que faisaient d'autres fabricans qui n'avaient pas de capitaux ni de moyens aussi étendus que les siens; mais je pense qu'il n'a fait en cela que la preuve d'un bon esprit. Il se contente d'un médiocre profit, parce qu'il a toujours en regard l'Angleterre, dont il faut dominer les prix : il trouve vraisemblablement une compensation dans l'étendue de son débit; et cela est certain, puisqu'il prospère. Il fait de bonnes affaires, tout en procurant à *Elberfeld* un surcroît de travail et de salaires, dont on avait besoin pour remplacer les branches que les circonstances frappent de stérilité. C'est aux autres fabricans à l'imiter; et, s'ils n'en ont pas les moyens, il vaut mieux qu'il fasse bien tout seul, que si d'autres faisaient mal à côté de lui. Si leurs capitaux ne sont pas assez étendus, qu'ils les dirigent vers une branche d'industrie où ils pourront suffire; car, en tout pays, celui-là ne mérite que des éloges, qui travaille tout à la fois à la prospérité commune et à sa fortune particulière, et qui a l'excellent esprit de fonder l'une sur l'autre.

(8) Ces rubans sont de fil, de soie, de coton, et mélangés de ces diverses matières. C'est ici la première et la plus ancienne fabrique, celle qui a formé Barmen et Elberfeld : elle consiste en rubans de toute dimension, connus dans la mercerie sous les noms divers de *tresses*,

de *cordonnets*, de *velours*, de *padous*, de *petit* et de *grand croisé*, de n°. 10, de *lacets*, etc., etc. La fabrication de ces différens articles est immense, parce que leur usage, répandu sur toute la terre, se renouvelle sans cesse. On doit croire que cette fabrication est très-perfectionnée, puisque la multiplicité des demandes a depuis long-temps introduit la division du travail, et que, dans chaque division, les ouvriers ont eu le temps de reconnaître et d'adopter les meilleurs procédés. Aussi remarque-t-on, dans les ateliers, l'espèce d'ordre qui résulte d'un concours de rapports très-justement calculés.

Rien n'est plus intéressant que de suivre cette fabrication, depuis l'apprêt que reçoit le fil, jusqu'à la forme des paquets d'expédition de la marchandise. Le local, le temps, les efforts, sont bien ménagés ; les forces de tous les degrés, et par conséquent des individus de tous les âges et des deux sexes, y sont employées à des destinations relatives au soin, à l'ordre, à la propreté qu'exigent ces divers articles, et qui caractérisent les ateliers et les sujets. Le travail n'y réveille aucune idée pénible : il semble que personne ne se trouverait à plaindre d'être obligé de travailler comme ces ouvriers et à côté d'eux; et si l'on ajoute que ces fabriques sont placées, à Barmen et à Elberfeld, dans des maisons ou plutôt des hôtels qui orneraient le faubourg Saint-Germain, où l'élégance et la somptuosité s'unissent à la commodité respective des distributions, où le luxe et la propreté se reproduisent dans tous les détails, on admirera comment, dans un petit Etat d'Allemagne et au sein d'une vallée presque inconnue, le travail et l'industrie se montrent parés de tous leurs charmes.

Ces fabriques trouvent des acheteurs partout où on leur laisse la porte ouverte, en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre; en un mot, depuis Stockholm, Moscou et Constantinople, jusqu'à Philadelphie, Mexico, au Brésil et à la Plata. Les grandes puissances mercantiles ou industrielles se sont occupées de fabrications dont l'importance frappe au premier coup d'œil; elles n'ont pas seulement songé à approvisionner leurs sujets de ces petits objets, dont chacun, pris isolément, est une misère, dont la masse est une puissance; et ces petits objets, recueillis par l'industrie vigilante d'Elberfeld et de Barmen, ont élevé, dans le chétif vallon de la Wupper, je le dis avec réflexion, le vrai panthéon de l'industrie humaine.

Descendrai-je jusqu'aux ouvrages de modes ou de passementerie, tels que des bourses à argent, des cordons de montres, des cordonnets en fil d'or, des schalls et des sacs à ouvrage brodés, des franges, dont presque à chaque pas on rencontre les dépôts sous des tables vitrées qui les étalent avec une abondance voisine de la profusion? Chacun de ces articles est assez bien traité: ce n'est pas, à beaucoup près, de la main-d'œuvre parisienne, qui est inimitable en ce genre; mais le bon marché compense ce que ces mêmes ouvrages ont d'inférieur, et ils trouvent facilement leur emploi chez des consommateurs moins difficiles.

Tous ces objets ont été fabriqués à Elberfed; ils sont le produit d'une industrie active et surtout ingénieuse à se plier au goût, aux facultés et même aux caprices des consommateurs. Cette intéressante ville est prête à tout, et se défend, par sa mobilité, des at-

teintes qu'elle reçoit sans cesse du système prohibitif. Si on lui ferme un marché, elle en cherche un autre; si on arrête la circulation d'une marchandise d'une certaine espèce, elle en fabrique d'une espèce différente. Placée entre deux industries riches, puissantes et rivales, c'est un enfant qui, privé de tous les avantages de ses aînés, et même contrarié par eux, prospère cependant à force de travail et de bonne conduite.

(9) L'industrie de Ronsdorf consiste dans la fabrique du *fleuret* ou du *ruban de filoselle*. La filoselle se tire en écru de Bergame; elle est cardée et filée à Ronsdorf, à Wupperfurth, Duhmen, Dabringhausen : la teinture s'en fait à Ronsdorf seulement; mais ensuite la fabrication des rubans se répand dans les mêmes lieux que la filature. Le débit de ces rubans se faisait jadis à la foire de Beaucaire, pour l'Italie; et c'est une chose remarquable, que la matière première fasse ainsi 300 lieues pour trouver des hommes qui sachent en tirer parti, et fasse 300 autres lieues pour retourner, fabriquée, aux lieux d'où elle est sortie.

La route qui conduit à cette petite ville, très-bien bâtie et surtout d'une propreté admirable, est neuve et très-bonne; il s'agissait de lui faire parcourir des montagnes assez difficiles, et elle a été tracée avec intelligence en rampes douces. La persécution religieuse a peuplé Barmen et Elberfeld, dont les fondateurs ont été les réformés que les électeurs ecclésiastiques chassèrent de Mayence, de Trèves et de Cologne, et qui en emportèrent avec eux l'industrie et toutes ses ressources, le travail et tous ses trésors. Ces réformés, une fois les maîtres dans ces deux villes, ont persécuté à leur tour,

et en ont chassé, au commencement du siècle dernier, une nouvelle espèce de sectaires, connus dans la réforme sous la dénomination de *Piétistes*. On reproche à ces sectaires d'outrer les vertus que la religion conseille, de ne pas trouver suffisantes les privations qu'elle commande, et d'attendre prochainement l'apparition de la nouvelle Sion. Ceux-ci ont, de leur côté, fondé Ronsdorf, et cette petite ville a prospéré, parce que le caractère des sectes nouvelles est la sobriété, la modestie et la pratique de toutes les vertus qui tiennent à la règle.

Comme on le voit, la réforme n'a pas détruit les écarts de l'imagination, qui conduisent au fanatisme. Je vais rapporter un exemple que S. Exc. l'administrateur général du duché de Berg, M. le conseiller d'état comte de Beugnot, a bien voulu me communiquer, et dont il fut témoin oculaire dans une tournée statistique qu'il fit dans cette même contrée : « Le 28 juin, comme je passais, dit-il, par une rue d'Elberfeld, j'aperçus une » réunion considérable autour de la maison d'un cor- » donnier, lequel venait de se tuer avec des circons- » tances qui annonçaient beaucoup de sang froid et » d'ordre dans ses idées. Cet homme appartenait à la » secte des *Piétistes*, et de ceux qui attendent très-pro- » chainement la nouvelle Sion. Dieu lui avait apparu » en songe, et lui avait demandé le sacrifice de son fils. » Le nouvel Abraham n'avait pas d'abord été aussi ré- » signé que le père des croyans, ou plutôt il avait eu » une résignation différente. Il avait consulté le pasteur » sur ce songe, pour savoir si, par le sacrifice de sa » propre personne, il ne pouvait pas satisfaire à l'E- » ternel. Le pasteur lui avait répondu, en homme sage, » qu'un songe n'avait plus aujourd'hui le même pouvoir

» que jadis ; qu'il devait oublier celui-là , et continuer » seulement à bien vivre : mais le songeur ne tint aucun » compte de l'avis , et , en persistant dans l'idée de se » substituer à son fils , il s'est tué le 28 juin 1810 , à 10 » heures du matin , après avoir achevé de l'ouvrage » commencé et mis ordre à ses affaires , avec une ré- » signation digne d'une meilleure cause sans doute, » mais que cette cause seule peut-être pouvait inspirer. » Je cite cet exemple pour ceux qui croient que le culte catholique a absorbé toutes les superstitions. Il en existe en Allemagne parmi les réformés, et il en existera partout où les idées religieuses seront confiées à des têtes humaines. C'est encore à ce vertueux magistrat , à ce Colbert moderne , que je dois la majeure partie des renseignemens sur cette industrieuse contrée, que je n'ai pu visiter qu'en passant ; c'est sur son propre journal que j'ai pu rectifier et compléter les notes statistiques que j'ai recueillies sur ses fabriques , et que j'ai cru devoir ajouter en partie au texte de ma description , ne fût-ce que pour justifier l'enthousiasme que m'inspirent la nouveauté et la richesse du sujet , et dont il m'a été impossible de me défendre.

(10) C'est là que le grand-duché de Berg s'approvisionne de draps pour l'habillement de ses troupes ; c'est autant par justice que par avantage , car il lui serait difficile de trouver une autre contrée qui lui fournît aux mêmes prix des étoffes de la même qualité. Les laines du pays ne suffisant pas à la consommation de cette fabrique, Lennep en tire beaucoup de la Saxe et en partie de l'Espagne. On y trouve la machine à tondre et celle à filer, d'après Douglas. Les draps qui en sortent

sont bien tissus et apprêtés avec intelligence ; il s'en trouve des pièces qui égalent en finesse les draps d'Elbeuf, sans en avoir cependant tout-à-fait le moelleux : cette condition ne s'obtient que par le secours de la laine d'Espagne ; et il paraîtrait même qu'avec l'emploi de cette première matière, à quantité égale, la fabrication française a quelque procédé particulier pour donner aux draps une flexibilité et une douceur soyeuse que n'atteignent pas les fabrications étrangères, et même celles d'Angleterre, qui en emploient certainement une plus grande quantité. C'est par cette raison que quelques draps anglais surpassent, à la vérité, les draps français pour la finesse, et plaisent autant à l'œil ; mais ils ne résistent pas au toucher comme ceux qu'on fabrique ici ; et Lennep, qui donne à ses casimirs assez d'élasticité pour qu'ils puissent soutenir en tout point la concurrence des casimirs anglais, n'est pas encore parvenu à en donner à ses draps.

(11) La proximité de la houille et du fer ont fondé Rœmscheid, et déterminé la nature de son industrie. On y donne au fer à peu près toutes les modifications dont il est susceptible pour les usages de la vie. C'est là que se fabriquent les vis, les écrous, les socs des charrues, les scies, les faux, les outils d'ouvriers, depuis l'enclume du forgeron jusqu'à la lime de l'horloger ; les serrures, les garnitures de portes, de cheminées, etc. Cette fabrique avait, au milieu de ses déserts, d'assez bons moyens de prospérité. Les forges des montagnes ont toutes des courans d'eau, où il est facile de placer des martinets.

Chaque ouvrier ayant son habitation à part, a fini par ne traiter qu'un article ; en sorte que la division du tra-

vail s'y est naturellement établie. Or, dans un tel genre de fabrication, cette même division du travail a dû promptement influer sur la perfection de la main-d'œuvre; car chaque ouvrier, vivant à part, a dû s'armer avec complaisance, dans sa petite colonie, de tous les moyens de faire bien et de faire vîte la chose qu'il avait à faire tous les jours. On y reconnaît aisément que tous ces produits sont fabriqués avec un fer doux et liant qui reçoit parfaitement le poli; qu'ils sont modelés sur de bons dessins, et que chacun d'eux remplit bien l'objet auquel il est destiné. Il est intéressant de voir avec quelle promptitude et quelle dextérité ces ouvriers manient le fer; on s'aperçoit au premier coup d'œil qu'ils connaissent les meilleures méthodes, et qu'ils y ont été élevés dès l'enfance.

Enfin l'ouvrier n'étant distrait par aucune spéculation mercantile, il vend sur le lieu même ses produits à des commerçans établis à Rœmscheid, qui se chargent de les placer en France, en Espagne, en Allemagne, dans tout le nord de l'Europe, et même en Amérique. Les rapports entre les ouvriers et les commerçans sont bien établis; ceux-ci ne sont que des protecteurs pleins d'humanité: ils aident les autres dans leurs besoins, et contractent en quelque sorte l'obligation de leur fournir toujours du travail. De leur côté, les ouvriers ne songent jamais à passer dans la classe des commerçans; ils ne se mêlent point de la chose publique, et laissent à l'autre classe l'orgueil des faisceaux. Ainsi s'était établie à Rœmscheid, et par le seul empire des mœurs et des besoins, et sans qu'on y prît garde, une constitution aristocratique, qui marchait depuis deux siècles sans lois écrites, sans réglemens, sans tumulte, et qui

était par conséquent la bonne, j'ose dire la meilleure de toutes les constitutions du monde.

La position où se trouve le commerce de l'Europe a tout dérangé. Le débouché de l'Amérique a été fermé au commerce de Rœmscheid; sur trois vaisseaux qu'il a reçus en retour, l'un a été confisqué, et il a fallu en racheter un second par composition avec un corsaire français. L'Espagne lui est interdite, et même le reste de l'Europe, parce que ses marchandises étant lourdes et encombrantes, ne peuvent circuler que par mer.

La cause de la décadence est notable, il est vrai, mais elle se rattache à de grands intérêts politiques qu'on ne saurait dominer; la cause du continent est remise à des mains puissantes. C'est pour qu'il soit complètement vengé, que l'issue de cette mémorable querelle se prolonge; mais cette issue n'est pas douteuse, et la ville de Rœmscheid doit retrouver un jour, et avec grand avantage, le prix des sacrifices qu'elle fait aujourd'hui.

Indépendamment de cette cause, il y en a encore une autre qui ne mérite pas moins d'être prise en considération; c'est le haussement des tarifs des droits d'entrée par la plus grande partie des Etats d'Allemagne; haussement qui équivaut à une prohibition. Mais le moment est arrivé d'examiner les rapports commerciaux des Etats placés immédiatement sous l'auguste protection du Grand Napoléon, avec tous les autres Etats du continent qui ne peuvent s'opposer au seul système désormais admissible en Europe, celui d'unité d'intérêts communs contre l'hydre qui veut l'engloutir; il est temps de faire avec ces Etats des conventions fondées sur l'utilité réci-

4

proque, et qui mettent un terme à cette variation continuelle des tarifs d'introduction, qui, en exposant l'industrie de la France et de ses protégés aux caprices ou à une fiscalité souvent fort peu éclairée, lui porte quelquefois des coups mortels.

(12) Cette industrie, fort étendue, consiste en coutellerie de toute espèce et en lames d'épées, de sabres et de fleurets, anciennement et justement renommées. On n'y signale point de pièces compliquées, et dont le travail sorte du cercle de sa fabrication ordinaire : les pièces de cette nature peuvent occuper la patience et l'adresse de l'ouvrier des villes, mais non pas des fabriques montées en grand, parce que celles-ci doivent surtout s'attacher à obtenir des produits d'un débit courant; mais ce que l'on y fait, on le fait bien et avec soin. C'est ici que se fabriquent les lames destinées à l'armement de la garde impériale : on a seulement l'attention d'y graver les noms des frères *Coulaux*, et de leur fabrique de Klingenthal, ou d'ajouter aux lames des épées et des sabres d'officiers, le nom et la demeure du fourbisseur de la garde. Avec ces deux précautions, ces lames passent apparemment pour avoir été fabriquées à Klingenthal et à Paris; mais la vérité est qu'on les fabrique à *Solingen*, et elles n'en valent que mieux.

La fabrication de ces lames paraît anciennement perfectionnée. Outre leur élasticité et leur mordant, plusieurs sont encore ornées de dessins d'un genre relatif, plus ou moins purs : quelques-unes portent en relief le dessin du cours du Danube et de toutes les affaires de la dernière guerre où la garde s'est distinguée. A la vérité, le tableau en est un peu confus; les belles actions sont

trop serrées les unes contre les autres ; mais c'est la faute du sujet, et non pas de l'artiste.

Si la guerre entrave la fabrication de tous les autres produits de l'industrie, on peut au moins dire avec assurance qu'elle est le principal aliment de celle-ci : ainsi c'est la seule à qui la paix serait défavorable, si elle ne trouvait pas des débouchés hors du continent.

(13) J'ai déjà observé plus haut que j'avais rectifié et enrichi ces notes d'après le manuscrit qu'a bien voulu me communiquer le savant administrateur du duché de Berg ; je dois déclarer que l'article suivant est littéralement transcrit de son journal. J'eusse peut-être gâté le sujet, tout en encourant le reproche de plagiat, si j'avais voulu y changer quelque chose.

« Ici la discussion s'est élevée fort vive entre le sys-
» tême de la liberté et celui des priviléges. Ceux de la
» manufacture de Solingen ressemblaient beaucoup à
» la législation de la Chine : le nombre des marchands
» était invariablement fixé ; nul n'y était admis, s'il
» n'était né à Solingen, et fils de marchand. Le travail
» était ensuite départi aux ouvriers, rangés eux-mêmes
» en différentes classes, et la portion de travail telle-
» ment circonscrite dans chaque classe, qu'un ou-
» vrier ne faisait jamais l'ouvrage d'un autre. On n'é-
» tait admis parmi les ouvriers que lorsqu'on était fils
» de maître, et jamais dans une classe différente de son
» père. L'ouvrier privilégié pouvait bien avoir des étran-
» gers pour aides et pour garçons, mais ceux-ci ne tra-
» vaillaient jamais pour leur compte ; c'était toujours
» pour celui du maître, qui, à son tour, ne pouvait
» pas vendre comme il l'entendait les produits de son

» atelier, mais était tenu de l'apporter au marchand
» privilégié.

» Telle était, depuis des siècles, la constitution de la
» fabrique de Solingen. C'est à elle, disent les privilé-
» giés, que les produits de la fabrique ont dû leur per-
» fection et leur bon prix. Chaque ouvrier ne pouvant
» faire qu'une chose, il la faisait bien. La tradition des
» bons procédés et les secrets déposés dans les familles,
» s'y gardaient et s'y perfectionnaient de génération en
» génération. L'ouvrier n'étant pas absolument le maî-
» tre de ses prix, il conformait ses mœurs à ses ressour-
» ces; l'éducation l'avait rendu intelligent, sa position
» le rendait sobre, exact, laborieux; et dans aucun au-
» tre lieu, cette classe d'hommes n'avait plus de consi-
» dération et ne vivait plus à l'aise. Il y avait assez de
» concurrence entre eux pour exciter l'émulation; il
» n'y avait pas cet excès qui finit par nuire à la main-
» d'œuvre. A l'égard des marchands, la qualité de la
» marchandise était la même, et les prix égaux pour
» tous. La prospérité de chacun ne pouvait donc être
» que le résultat de la prospérité générale; aussi on
» n'en voyait aucun s'établir sur la ruine de son voisin,
» avilir les prix pour se procurer des débouchés, et
» chercher à réparer sa perte par l'infériorité de la mar-
» chandise. Sous ce régime, on acceptait les produits de
» Solingen sur sa seule marque. En Europe et en Amé-
» rique, la confiance était entière, parce qu'elle n'a-
» vait jamais été trompée; mais depuis l'introduction
» de la liberté, on fabrique de très-mauvaises mar-
» chandises, qu'on donne à bas prix, qu'on cherche à
» introduire en contrebande: des hommes sans aveu se
» mêlent d'un commerce auquel la sureté publique est

» intéressée, et le même principe a corrompu tout à la » fois l'esprit du commerce et la nature de la fabrication. Il doit promptement opérer la ruine de Solingen.

» Les gens à patente (comme on les appelle), ou les » partisans de la liberté, répondent que si on fait de » bonnes lames à Solingen, c'est qu'on y emploie du bon » fer, de l'acier naturel, le meilleur de l'Europe, et, » par-ci, par-là, de l'acier fondu qu'on tire d'Angle- » terre ; qu'avec de tels ingrédiens, et quand on a de la » houille et du charbon à sa porte, on peut soutenir » une telle fabrique sans autre secret ni mystère. Les » ouvriers privilégiés se ralentissaient beaucoup sur leur » travail personnel. Ils exploitaient les priviléges en fai- » sant travailler sous leurs ordres des compagnons plus » habiles qu'eux, mais qui abandonnaient le pays, parce » qu'ils ne pouvaient pas s'y établir, ou bien se négli- » geaient, s'ils y restaient sous la condition de n'être ja- » mais que des compagnons. Aussi voit-on aujourd'hui » les ouvriers privilégiés plus passionnés pour le privi- » lége, que les marchands eux-mêmes. De telles » chaînes imposées à l'industrie excluent tout perfec- » tionnement. A l'égard des marchands, c'était sans » doute une chose commode pour eux-mêmes de rester » les maîtres des prix, et de tourner tranquillement » dans un même cercle ; mais ils s'endormaient dans » ce cercle, sans s'apercevoir que chaque jour il de- » venait plus étroit. Les industries rivales avançaient, » tandis que celle de Solingen était stationnaire, et » elle aurait fini par succomber sous le faux principe, » que par cela même qu'une chose était bien faite il y a » cent ans, il fallait la faire de même aujourd'hui. On » ne nie pas que depuis la liberté il ne se soit fabriqué

» de la marchandise médiocre à Solingen, qu'on cherche » à placer à bas prix ; mais si le prix et la qualité sont » dans un juste rapport, il n'y a pas à s'en plaindre ; » c'est un excédant de travail qu'on doit déjà au sys- » tème de la liberté. Si, au contraire, on est trompé » sur la qualité pour obtenir le même prix d'une mar- » chandise inférieure, on ne trompera pas deux fois, et » celui qui aurait compromis de la sorte sa réputation, » en recevrait promptement la peine. Il restera toujours » à Solingen des marchands assez bien avisés pour ne » fournir que de bonnes marchandises, et à un prix » raisonnable. La concurrence qui s'établira sur ces » deux points, tournera d'abord au profit du consom- » mateur, et ensuite à celui de la fabrique, dont les » produits seront plus recherchés à mesure que, à qua- » lité égale, les prix seront plus doux. En général, le » systême des priviléges est très-propre à conserver, » mais non pas à perfectionner ; et dans le mouvement » général de l'industrie en Europe, toute fabrique re- » cule alors qu'elle n'avance pas.

» Au reste, et pour trancher la question, le Grand » Napoléon a rendu la liberté à la fabrique ; ce n'est » sûrement pas sans connaissance de cause, et jamais » le privilége ne peut être rétabli.

» Je ne rends ici qu'une faible partie des moyens al- » légués de part et d'autre ; les esprits étaient échauffés ; » il eût été inutile, et par conséquent peu convenable » de me prononcer. Par le fait, le privilége n'existait » déjà plus : je me suis donc borné à recommander de » soigner la fabrication, et de s'occuper, de concert, de » quelques mesures de police qui pourraient restituer » ce qu'il y avait d'utile dans l'ancien systême.

» Un bureau consultatif serait nécessaire à Solingen ;
» qui possède des marchands instruits et capables d'y
» occuper des places. »

(14) On remarque différens meubles de table, tels que *pots à œil*, théières, bouilloires, chandeliers, couverts fabriqués avec une composition qui imite l'argent, et dont le procédé reste encore secret : ce métal reçoit très-bien le poli ; la couleur en est basse, le poids assez ressemblant à celui de l'étain, sur lequel il a un avantage remarquable par la consistance et le coup d'œil ; ces objets en soutiennent la concurrence pour le prix : celui-ci pourrait même être diminué, si on s'attachait moins à imiter tous les articles de grande vaisselle usuelle, que ceux qu'on nomme d'apparat, tels que les seaux, les dessous des plats, les cloches, et autres meubles secondaires, que les personnes qui se servent de vaisselle plate y associeraient volontiers par économie, sans compromettre leur renom d'opulence. — Ici on rencontre encore un autre article fort bien imité de l'Anglais : c'est un vernis appliqué à l'étain, et qui donne une consistance nouvelle et une surface agréable aux ustensiles composés de ce métal : cette fabrique est en général intéressante ; elle peut gagner encore du côté des formes. Celles qu'on a imitées de l'Angleterre sont presque toujours bizarres, et cette bizarrerie ne s'explique pas, autant que l'on dit, par la commodité de l'instrument. Il serait à désirer que l'on essayât d'allier, dans la fabrication de ces meubles de ménage, la pureté gracieuse de l'antique à la commodité moderne. Il n'en coûte pas plus cher pour jeter dans un moule bien fait, que dans un creux grossier, et le produit peut recevoir un surcroît de prix de l'agrément des formes.

(15) Indépendamment des meubles en acajou, on sait employer dans cette contrée, mieux que partout ailleurs, les bois du pays, que l'on incruste de bois de différentes couleurs : ces meubles, si bien travaillés, dont le poli est parfait, dont les dessins sont de bon goût, et les compartimens bien entendus, ont toute la solidité, toute l'élégance, et auraient toute la valeur des meubles d'acajou, s'ils en avaient la vogue. Disons, avec Boileau, que vouloir donner des préceptes à la mode, c'est aux prélats de cour prêcher la résidence.

J'ai vu à Elberfeld des magasins pleins de ces beaux meubles, à un prix très-bas, et des hangars qui recèlent avec profusion les matières premières, dès long-temps préparées et prêtes à être employées; un grand nombre d'ouvriers intelligens et exercés n'attendent que les commandes. C'est donc là que les conditions du programme publié par la *Société d'Encouragement* pourraient être complètement remplies.

Comment se fait-il que l'Europe qui, à raison de ses lumières, de son industrie, prétend à la domination universelle sur toutes les autres parties du globe, n'ait travaillé jusqu'ici que pour en devenir la première esclave? Les chaînes sont d'or, à la vérité, mais elles n'en sont que plus pesantes, et valent bien, à mon avis, celles qu'elle leur envoie en échange, forgées du métal bien plus précieux et bien moins destructeur, quoique plus meurtrier, qu'elle tire de son propre sein.

FIN.